Le Rôle du vétérinaire équin praticien dans le contexte du bien-être des équidés.

Berne , Twidyl Scientific Equine Clinics , 15 mars 2023 Berne

Jean-Yves GAUCHOT, DVM, Président de la Fédération des Syndicats Vétérinaires de France, Président du RESPE (Réseau d'épidémiosurveillance en pathologie équine), ancien Président de l'Association Vétérinaire Equine Française, Vice-Président de la Ligue Française de Protection du Cheval, Président d'Equ'Institut, membre correspondant de l'Académie Vétérinaire de France.

jygauchot@wanadoo.fr Clinique Vétérinaire Terre de Fontenille 24260 Le Bugue, France

La domestication du cheval a représenté un point de bascule dans l'histoire des civilisations (The origins and spread of domestic horses from the Western Eurasian steppes, Pablo Librado,(…), Ludovic Orlando. Nature, 20 octobre 2021).
Aujourd'hui l'usage du cheval en occident est quasiment centré sur les loisirs l'utilisation sportive (courses et sports équestres) à contrario d'autres pays où il reste un animal de travail.

La naissance de l'aire industrielle a fait disparaitre l'énergie animale. Avec le développement des énergies carbonées beaucoup plus efficientes, le cheval en tant qu'énergie (de traction) décline, il est de moins en moins utilisé comme outil de travail, sauf dans les pays pauvres.
La disparition du cheval comme pilier de l'énergie motrice a été le facteur déclenchant d'un changement sociétal, le citoyen y perd peu les connaissances vis-à-vis du cheval, il ne le croise plus, il ne le connait plus. Le nombre d'hommes de chevaux s'amenuise. Le cheval est désormais très utilisé dans le loisir, le sport, les courses, les promenades, les poney-clubs, les soins aux hommes : la relation avec l'animal a donc évolué. Les gens de chevaux ne représentent plus qu'une infime partie de la société. Le cheval quant à lui devient plus un compagnon qu'un outil de travail, et l'on commence à s'intéresser à son bien-être, non pas comme on s'intéresse à un esclave humain pour qu'il reste en vie pour travailler de manière optimale, mais réellement comme à un compagnon avec lequel on partage une période de sa vie. C'est un tournant qui s'exacerbe depuis les années 2000.

Pour la majorité de la société française d'aujourd'hui, le lien avec la ruralité et le monde animal, hors animal de compagnie, s'est interrompu. Pour autant, ces français se sentent totalement concernés par l'écologie et par les sujets en relation avec la nature et les animaux, sujets qu'ils appréhendent le plus souvent avec beaucoup d'affect au travers d'une approche théorique basique, scolaire ou issue des réseaux sociaux. Concernés, motivés, mais non sachants, ils sont une cible idéale pour ceux qui voudraient présenter la relation homme – animal sous un angle déformé et négatif. Cela est encore plus vrai au sujet du cheval que pour les autres animaux dits « de rente », parce que le cheval, par ses rôles social, économique, politique et militaire, occupe dans notre culture une place totalement à part et porte une symbolique extrêmement forte (Pierre PREAUD, séance académie de l'Agriculture, mai 2022).

La notion de bien-être animal en filière équine doit s'aborder dans un contexte qui doit prendre en compte : le repli de la filière sur elle-même, la disparition des hommes de chevaux, des citoyens ignorants qui ne connaissent rien à l'éthogramme des animaux domestiques, et encore moins du cheval, et enfin le cheval lui-même devenu un compagnon. Les races de chevaux qui n'étaient utilisées que pour le travail tendent à disparaître et les anti-spécistes voient dans l'équitation et les courses de la maltraitance animale, idée portée par la notion de bien-être animal.

Le vétérinaire équin en tant que professionnel réglementé est à l'interface entre le cheval et son utilisateur. Le statut agricole, le dopage, l'utilisation sportive, la médicalisation sont désormais des sujets sociétaux.
Ainsi, les vétérinaires aussi doivent reconsidérer certaines pratiques dont ils sont les témoins au quotidien, celles par exemple des amateurs qui clament leur amour du cheval mais qui montent des chevaux boiteux sans s'en rendre ou ne veulent pas s'en rendre compte. De même, est-il acceptable de voir des chevaux barrés en saut d'obstacles, et des enseignants qui l'enseignent à des juniors ? Peut-on supporter que les entraîneurs utilisent un arsenal plein d'artifices pour obliger le cheval de course à aller plus vite, rester au trot, mieux sauter ou rester en ligne ? Peut-on supporter de voir des chevaux mourir lors de compétitions équestres ou lors de courses hippiques sans avoir pris des précautions en amont et vérifié l'aptitude du cheval ? Peut-on supporter des embouchures qui servent à contenir le cheval réputé difficile alors qu'il cherche peut-être à échapper à une douleur non recherchée ?
Peut-on supporter cette attitude de « compétition à tout prix » qui génère surentraînement et dopage, parfois source de souffrance animale à postériori ?

La performance est également un sujet éthique et le vétérinaire doit y apporter sa réflexion aux côtés de tous les acteurs de la filière équine, avec, pourquoi pas, les associations de protection animale. Si le vétérinaire équin ne se pose pas les bonnes questions, il disparaitra avec la filière. Certains comparent cette disparition programmée au mouvement « me too ». Des scénaris d'évolution de la filière équine sont déjà envisagés (La filière équine française à l'horizon 2030, Institut Français du cheval, Institut national de recherche agronomique, rapport du groupe de travail prospective équine, octobre 2012).

L'évaluation du bien-être animal et la bientraitance, notions galvaudées pour certains, doivent se faire sur des fondements scientifiques et des travaux académiques et cliniques.
De récents rapport (Réflexions éthiques sur la dignité et le bien-être des chevaux et autres équidés, COFICHEV 2022 / Recommandations pour les Jeux Olympiques de Paris 2024 Assemblée nationale de France, Avril 2022/ Rapport Député Dombreval Le bien-être des animaux de compagnie et des équidés, juin 2020) montrent que désormais la profession vétérinaire entre dans le débat public. Des initiatives récentes en France comme l'obligation pour tout détenteur de remplir un certificat d'engament et de connaissance accompagne la tendance actuelle. Nombreuses sont les institutions équines à s'emparer du sujet, qu'elle soit

d'obédience vétérinaire comme la FEEVA, ou issues d'acteurs professionnels la FFE, la Fédération Nationale des Courses Hippiques.

Le vétérinaire est un expert de la santé animale mais aussi un passeur de connaissances et de messages au grand public, à ses clients professionnels, amateurs, voire impétrants.
Sa pratique, fondée sur un savoir académique et scientifique doit être guidée par le respect du cheval et celui de son client, tout en restant à l'écoute des attentes sociétales. Au-delà du bien-être animal le vétérinaire doit également accompagner les acteurs de la filière équine sur les enjeux de biodiversité, de pratiques vertueuses d'utilisation des médicaments comme les antibiotiques (plan Ecoantibio) et les antis parasitaires.

Un autre des enjeux du vétérinaire est d'éduquer les utilisateurs de chevaux sur la reconnaissance et l'évaluation clinique de la douleur chez le cheval. Nombreuses sont les publications scientifiques qui vont dans ce sens et qui devront pouvoir se décliner facilement en pratique.

Le vétérinaire équin doit désormais orienter son exercice sur la prévention et non plus sur la mise en avant de sa technicité. Cette prévention aura une incidence sur la diminution des problématiques majeures du cheval, comme les fractures ou la diminution des coliques (ce qui est déjà bien démontré par une bonne gestion de l'alimentation).
Les cliniques doivent chercher leur rentabilité plus dans les conseils et les soins de prévention et moins dans des interventions techniques comme les infiltrations « à tout va » et reconsidérer le bien fondé de certaines chirurgies proposées.
Les 20 années passées ont apporté au vétérinaire équin de formidables avancées scientifiques et techniques (les disciplines de l'anesthésie, de la médecine interne, des soins intensifs, le dépistage des maladies infectieuses, des troubles locomoteurs, l'imagerie) , ce qui lui a permis d'être meilleur techniquement, sans aucun doute et de faire faire un vrai bond en avant à la médecine et à la chirurgie équine. Le moment de l'analyse de cette période est désormais arrivé pour positionner les soins du cheval au bon endroit sur l'échelle du bien-être animal, sans aller dans « l'hyper soin » qui pourrait être assimilé à une forme de maltraitance.
Collectivement la profession doit sans cesse se remettre en cause et dénoncer les mauvaises pratiques et les déviances, mais aussi se questionner sur la justification de ses actes : il en va de l'essence même de notre profession et de l'avenir de la filière équine.

Enfin, et c'est essentiel, c'est à la profession vétérinaire équine tant au niveau national qu'international d'être force de proposition dans le débat public, et ce de manière totalement indépendante. Elle doit également évaluer sans tarder ses propres pratiques (infiltrations, course aux examens complémentaires, modalités de castration, fin de vie, positionnement et accompagnement vis-à-vis des para-médicaux) pour se positionner au mieux dans les notions de soin et bien-être du cheval. Une telle démarche lui permettra de se dissocier de la connotation exclusivement économique délétère qui lui est parfois attachée.

Le vétérinaire doit encore plus être acteur dans le débat public, d'autant que la disparition de l'homme de cheval ne devra pas se faire au dépend de la bientraitance, et au profit d'un idéalisme déconnecté.